

# ABEL-TOMMY MARTIN

1842-1899

---

NOTICE

*Lue à l'Association des anciens Secrétaires de la Conférence des avocats*  
par M. CRESSON

---

NANCY

IMPRIMERIE BERGER-LEVRAULT ET C<sup>ie</sup>

18, RUE DES GLACIS, 18

---

1902

# ABEL-TOMMY MARTIN

(1842 - 1899)

Par M. CRESSON

---

Les meilleurs ne sont pas toujours ceux qui ont eu une existence retentissante. Mais quand il a traversé la vie, mêlée pour chacun de si grandes douleurs et de si peu de joies, l'honnête homme la quitte avec une conscience satisfaite; il a rempli tous les devoirs qu'elle impose; et puis, il sent qu'il se survivra : ne reste-t-il pas un exemple respecté?

Abel-Tommy Martin naquit à Nevers le 3 mai 1842. Enfant, à six ans, il perdit son père. Avec son frère aîné, notre ami Albert Martin, il restait sous la tutelle de la mère de famille, une femme admirable qui a dirigé l'instruction et l'éducation de ses deux fils avec la volonté d'en faire des hommes de mérite. Pour atteindre ce but, elle eut le courage de s'exiler du pays natal, loin des consolations qu'il offrait à son deuil. Elle arriva à Paris en 1855, seule avec ses enfants. Le lycée Louis-le-Grand et l'École de droit ont, tour à tour, connu et apprécié les deux laborieux élèves dont la maturité d'esprit comprenait l'importance des leçons; ils trouvèrent dans la tendresse de leur mère, chaque jour plus chérie, l'encouragement de grands efforts et la récompense des succès.

Abel-Tommy Martin a été aimé de tous ceux qui l'ont

connu. Les plus solides liens, ceux de la jeunesse, se nouèrent pour lui, dès le lycée et dès l'École de droit. Des hommes comme Devin, Ribot, Laferrière, Bertrand, tant d'autres, n'ont jamais oublié sa camaraderie. Avec eux, ces grands professeurs, ces juristes, continuateurs de traditions impérissables, qui deviennent les conseils, les appuis de leurs élèves, Labbé, Rataud surtout, s'attachèrent à ce jeune homme que distinguaient, entre les plus méritants, son application, ses recherches, ses questions multiples, curieuses et toujours intéressantes. Tommy Martin monta vite et haut dans le chemin de la science juridique : il fut facilement docteur en droit.

Dès 1867, il avait cherché à joindre à la connaissance de la théorie et de ses difficultés celle de la pratique dont l'expérience procure des ressources utiles. Il fut, durant cinq années, maître clerc d'avoué dans cette étude de Lehoucq, qui méritait bien de succéder à Guidou. De plus, le goût des lettres, de la philosophie, de la politique sage, lui avait rendu possible la tâche ardue d'arriver à temps partout où elles étaient cultivées ; il y devenait un des premiers comme à la Conférence Molé ; il fut un des présidents de cette Société composée d'une élite.

Aux heures que la France ne veut pas oublier, les douleurs de la guerre, les rudes épreuves du siège de Paris, les hideuses menaces de la Commune ne manquèrent pas à Abel-Tommy Martin. Sa myopie extrême ne lui permettait pas d'entrer dans les rangs de l'armée. Il s'engagea, l'un des premiers, dans une compagnie de marche ; avec le fusil chargé, il passa chaque jour dans les postes avancés, au contact de l'ennemi, les heures que son frère consacrait à requérir l'application des lois contre l'indiscipline et la révolte, devant les Conseils de guerre de la garde nationale. Tommy Martin était au milieu de ceux qui ont servi l'honneur de l'armée et de la France à l'attaque de Buzenval.

Ce ne fut pas son dernier effort ; aux jours qui suivirent le 18 mars, avec sa compagnie, au quai d'Orsay, il attendit vainement l'ordre de combattre la Commune. Celle-ci cher-

chait furieusement à grossir les rangs de ses bataillons. Tommy Martin ne pouvait sortir de Paris; enfermé chez sa mère qu'il se préparait à défendre, il dut, pour ne pas tomber entre les mains des fédérés, chaque nuit, chercher un nouvel asile. C'est ainsi qu'à la rentrée des troupes il put combattre les flammes allumées par les incendiaires aux angles de la rue Royale-Saint-Honoré; puis, au risque d'être tué à chaque pas, il traversa le champ de bataille qui s'étendait de la Madeleine à la rue de Sèvres; il voulait rassurer sa mère qui tremblait pour son fils.

Tommy Martin avait besoin de repos. Comme tant d'autres, les fatigues et les émotions l'avaient épuisé. Comment n'aurait-il pas souffert au spectacle des ruines, après les massacres de la guerre civile, devant les débris de la colonne de la Grande Armée! Il sortit de Paris. Son patriotisme le conduisit sur un des champs de bataille où nos soldats improvisés avaient vaillamment combattu. Un gendarme l'y observa. Trouvant cet étranger bien curieux, inquiet de cette figure amaigrie et trop parisienne à son gré, se rappelant la consigne qui n'était pas encore de considérer les Communards comme les députés d'un prochain avenir, le fidèle soldat invita Tommy Martin, sans passeport, à le suivre. On n'alla pas bien loin. Un vieux camarade tira le suspect des mains de l'agent de la force publique étonné d'entendre son prisonnier tutoyer son préfet qui l'invitait à déjeuner.

Abel-Tommy Martin, inscrit au stage du Barreau de Paris, devint, à la fin de 1871, le secrétaire de Nicolet. Comme son frère, il fut bientôt l'un de ses meilleurs amis, l'intime de toute cette famille si heureuse alors, de cet homme charmant dont le Palais garde un souvenir ému. Sous la direction du maître qui devait un jour parler devant la statue de Berryer avec l'éloquence d'un grand orateur, Tommy Martin prit part aux travaux de la Conférence présidée par Rousse le bâtonnier, qui doit la gloire à son talent, à ses vertus et à son courage civil. Rousse le désigna pour l'honneur du secrétariat; il lui conférait le second rang.

Lacan succédait à Rousse; lui aussi était un modèle que le président Gilardin comparait à Patru. Le nouveau bâtonnier aimait la jeunesse laborieuse; il croyait que l'éloquence judiciaire devait sentir l'huile comme celle de Démosthène, qu'elle se pouvait conquérir; il donna à Abel-Tommy Martin le plus sérieux appui partout où il en avait besoin; une Société de musiciens devint par ses conseils la clientèle du jeune avocat, et l'année ne finit pas sans que Tommy Martin fût chargé de l'éloge de Dupin aîné, son compatriote célèbre; il en avait préparé déjà plus d'une page. En le finissant, pour épigraphe l'auteur emprunta à l'un des réquisitoires du procureur général cette vérité: « Il n'est pas de profession plus noble que celle de l'avocat. »

J'ai relu le volume dans lequel son auteur, avec sa passion véritable de savoir, de ne rien omettre, de tout dire, a réuni et accumulé ce que la vérité sincère, ce que les légendes aussi répètent de Dupin aîné, mêlé à tous les événements qui, durant plus de cinquante années, ont été l'histoire de la France.

Ce grand personnage, qui s'occupait peu de sa cravate et moins encore de la difformité de ses souliers, a toujours eu, de sa naissance à sa mort, plus d'esprit et de bon sens que de caractère; Combien il était difficile de célébrer sa gloire sans confesser ses faiblesses! Tommy Martin a réussi dans l'entreprise de montrer avec exactitude, au milieu du monde qu'on appelait alors « les Girouettes », « le dernier fidèle et le premier soumis »; il a laissé deviner l'avocat, le procureur général, le président de tant d'assemblées politiques, ne s'oubliant jamais lui-même.

Dupin l'aîné regardait à toute heure dans la presse, comme dans un miroir, et les effets de sa robe de dessous, et les reflets des soieries de sa robe de dessus; il était attentif aux éloges qui flattaient son talent et son orgueil; il était attristé, désespéré par les critiques et les dures injures des folliculaires, des pamphlétaires, des parasites du journalisme. Redevenu l'assermenté de Napoléon III, ce confiscateur des biens de la famille d'Orléans dont Dupin avait été le conseil et l'ami, le

resserrer les liens que, au milieu de travaux communs, le cœur et l'esprit commencent à nouer au cours des années rapides des Conférences du stage. Il a voulu particulièrement élargir et fortifier le sentiment de la confraternité, cette règle aussi vieille que le Barreau dont nous sommes tous les fils reconnaissants.

Il pensait que la confraternité naît de l'estime réciproque, qu'elle garantit la complaisance familiale, qu'elle ajoute sa politesse et sa grâce aux politesses banales de la société. La confraternité n'est-elle pas le sourire aimable, la main tendue, la liberté qui permet au bon sens ses leçons, à la verve ses débats, à l'esprit sa malice, à l'ironie sans fiel ses avertissements et ses boutades? On le sait bien, les Athéniens se reconnaissaient à la pureté du langage, au bon goût, à l'atticisme. Les membres de notre Association se reconnaissent à la confraternité. C'est elle qui a groupé chaque année, à côté les uns des autres, les anciens avec tant d'illusions perdues, les jeunes avec des espérances naissantes. Réunis ensemble, ils se répètent que rien ne remplace la confiante affection. La route qui monte à la tête doit être frayée dans le cœur.

Tommy Martin, en cessant d'être avocat à la Cour d'appel pour devenir le magistrat par excellence, le juge des petites gens et de leurs grosses querelles, un juge de paix à Paris, se consolait de n'être plus au tableau de l'Ordre en se rappelant qu'il était un des membres de votre Association. Vous l'avez appelé souvent dans votre conseil d'administration; il avait l'orgueil modeste d'y rentrer pour servir encore les intérêts de vos œuvres utiles. En le perdant, nous avons perdu un ami véritable et sûr. Je crois pouvoir affirmer que, tous, nous avons pleuré sur une telle mort.

Tommy Martin s'était marié, le 1<sup>er</sup> mai 1875, avec M<sup>lle</sup> Nicolas de Meissas. Cette union avait été heureuse et bénie. Huit enfants, quatre fils et quatre filles, avaient grandi avec les soins d'une éducation admirable; ses fils entraient dans l'armée; ses filles étaient dignes de leur mère; tous jouissaient d'une santé merveilleuse.

Le bonheur ne dure pas dans ce monde. Une maladie contagieuse surprit une de ses filles aînées; elle mourut dans ses bras. Quelques jours après, Tommy Martin tombait lui-même, la proie du même mal, le 5 mai 1899. Il est mort laissant une famille dans le désespoir. Ses derniers moments ont été consolés par la conviction de rejoindre son enfant au delà de cette tombe où il n'avait eu que le temps de la conduire.

Les mérites, les services, j'ose dire les vertus, de Tommy Martin lui assurent une place dans l'histoire de l'Association des secrétaires de la Conférence.